ce témoignage donné aux relations existant entre le gouvernement de la République et les autres puissances, et, en particulier, aujourd'hui plus que jamais, avec l'Italie.

M. Pichon a toujours désiré ardemment cette concorde entre les deux pays. Il y a travaillé dans la presse, dans la politique et dans la diplomatie.

Madagascar

Une correspondance de Madagascar arrivée hier à Marseille donne les nouvelles suivantes :

Les dépêches du sud de l'île continuent à être satisfaisantes. De nouvelles remises d'armes ont été faites, et la zone d'influence de nos postes s'étend en pays mahafaly et antandroy.

La pose de la ligne télégraphique à poteaux métalliques entre Majunga et Tananarive s'est poursuivie très activement jusqu'à ces derniers jours. La ligne est complètement posée entre Majunga et Mevetanana. La saison des pluies va marquer, comme partout, un arrêt des travaux, qui seront repris au mois d'avril prochain.

Les travaux que le général Galliéni a prescrits lorsqu'il est passé à Majunga, en juillet dernier, sont très avancés. De nouvelles rues ont été percées dans tous les quartiers de la ville. Les études pour l'adduction des eaux potables sont sur le point d'aboutir.

A Tananarive aussi, d'importants travaux de voirie vont être prochainement commencés ; entre autres, on doit percer une rue en tunnel sous une colline qui sépare les deux principales places de la ville.

Le gouverneur général a présidé, le 19 décembre, la distribution des prix de l'école professionnelle de Tananarive. L'école fournit actuellement dans toute l'île des ouvriers et des contremaîtres de tous les corps de métiers. Le général Galliéni a indiqué que l'école doit se maintenir uniquement dans son rôle d'enseignement, afin de ne faire aucune concurrence aux ateliers privés de nos colons, qui peuvent suffire désormais aux demandes des particuliers et des services publics.

Depuis sa fondation, l'école a fourni 400 maîtres-ouvriers à la colonie, dont une centaine environ se sont établis à leur compte ; les autres sont employés par les services publics ou les particuliers.

Les renseignements parvenus de divers points de l'île, ainsi que de la Réunion et de Maurice, établissent que le raz de marée qui a sévi à Tamatave les 3 et 4 décembre est dû à un cyclone qui a passé au large dans l'océan Indien.

On en conclut à la nécessité d'établir, sur la côte est, le réseau d'observations météorologiques proposé par M. l'administrateur en chef Faucon et qui permettra de prévoir l'arrivée des cyclones et de se prémunir contre leurs conséquences.

Le *Journal officiel* de la colonie a publié, en réponse à une demande de renseignements venant de France, une statistique du commerce des bières dans les différentes provinces de l'île. On compte que la consommation totale s'élèvera à 4,000 hectolitres pour 1901.

Les examens pour l'admission à l'école de médecine indigène et au cours des sages-femmes indigènes ont eu lieu à Tananarive. Trente candidats ont été admis.

M. Charletty, actuellement directeur du théâtre de Cherbourg, a été choisi pour diriger le théâtre municipal de Tananarive pendant la saison théâtrale de 1902.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Le prince de Galles à Berlin

Au déjeuner qui a eu lieu hier au Casino des officiers des dragons de la garde, l'empereur Guillaume a porté un toast au prince de Galles.

Il a fait ressortir que le régiment était fier de porter pour toujours le nom de la reine qui avait connu la puissance et la grandeur. Puis il a fait remarquer qu'il a été donné, dès le premier moment, au prince de Galles de comprendre entièrement l'enseignement que comporte sa devise, quand, empêché par la maladie, il a dû renoncer à assister aux funérailles de sa grand'mère; et, plus tard, lorsque entreprenant sur les ordres de son père, un voyage dans le monde, il essaya de resserrer les liens unissant l'empire britannique, sur les limites duquel le soleil ne se couche pas, aux parties les plus éloignées du royaume et à leurs populations loyales.

A peine revenu en Angleterre, a ajouté l'empereur, le prince assiste aux fêtes de l'anniversaire de Guillaume II, comme membre de la famille, reçu d'ailleurs avec grand plaisir, et marchant sur les traces de son père.

Le régiment est reconnaissant de cette visite et exprime ses remerciements par un vivat en l'honneur du prince de Galles, représentant de l'armée anglaise et chef du régiment.

Le prince de Galles a répondu en remerciant l'empereur pour les bonnes paroles adressées à lui et à son père. Il a déclaré être très heureux d'avoir pu venir à Berlin pour exprimer son respect à l'empereur. Il a également exprimé ses remerciements pour l'accueil très amical qui lui a été fait, ainsi que pour le titre de chef du régiment de cuirassiers n° 8 qui lui a été conféré. Enfin, il a terminé en portant la santé de l'empereur.

Dans l'après-midi le prince de Galles a visité le mausolée de Potsdam et y a déposé des couronnes.

Dans la journée, il a rendu visite aux princes allemands actuellement à Berlin ainsi qu'à M. de Bülow, aux ambassadeurs et à plusieurs autres personnes.

Le soir, le prince de Galles a assisté au dîner de gala offert par l'empereur.

Le *Standard* commente la réception du prince de Galles à Berlin. Il fait d'abord l'éloge de Guillaume II, puis il constate, avec une hauteur qui cache mal son dépit, que l'Angleterre n'est pas bien vue par la population des villes allemandes.

Après avoir remarqué que l'attitude d'une partie de la presse allemande constitue un essai d'amende honorable qui est une marque de repentir pour une série d'outrages non provoqués, le journal conservateur termine ainsi : « La conduite des affaires incombe à l'empereur; les fêtes de Berlin prouvent qu'il n'a pas permis que les récentes explosions d'anglophobie modifient en pis les relations officielles entre les deux pays. »

Affaires de Chine

On mande de Pékin au *Times*, le 26 janvier :

Le bruit de la signature de la convention mandchourienne est prématuré; mais il n'est pas douteux que ce ne soit bientôt un fait accompli.

Il a été convenu que la Chine signerait, en même temps que la convention, un accord secret donnant à la Banque russo-chinoise des privilèges spéciaux en matière de chemins de fer, de mines, d'industrie et de commerce en Mandchourie. La légation anglaise a accepté la désignation du fils du prince Ching comme ambassadeur spécial pour représenter la Chine au couronnement du roi Edouard.

La cour de Pékin alloue à Yuan Chi Kai un crédit annuel de 5 millions de taëls pour entretenir une armée de 100,000 hommes dans la province du Tchi-Li. Yuan Chi Kai se trouve, en fait, maître de l'armée et de la marine chinoises. Il se propose de demander à l'Angleterre et au Japon des instructeurs militaires. Une quarantaine d'officiers japonais se trouvent déjà en fonctions dans l'armée chinoise.

Les autorités ont retrouvé intact un trésor de plus de 100 millions de taëls en or et en argent, qu'on avait caché dans le gynécée du palais avant la fuite de la cour. Il a fallu plusieurs jours pour le déterrer.

L'agence Laffan assure que le trésor, et le secret du trésor, avaient été gardés par les Américains et les Japonais.

Allemagne

Le prince Obolenski, aide de camp du tsar, est arrivé à Berlin avec une lettre de félicitations de Nicolas II pour l'empereur Guillaume, à propos de son anniversaire de naissance.

⁂ Le *Berliner Tageblatt* annonce qu'il s'est formé à Cobourg un comité pour entreprendre l'œuvre de l'union des différentes communautés évangéliques d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Suisse.

⁂ Les journaux racontent que le kronprinz actuel, dans la nuit du 20 janvier, a couru un grand danger. Le train dans lequel il se trouvait a failli dérailler par suite d'une défectuosité de la voie, découverte à temps par un employé, qui a aiguillé le train sur une ligne de garage.

Cela se passait non loin de la station de Gütersloh, en Westphalie, où s'élève, le long de la voie, un petit monument rappelant qu'en 1851 le prince royal Frédéric de Prusse échappa à un accident de chemin de fer.

Autriche-Hongrie

On nous écrit de Vienne :

D'après différents journaux, le prince archevêque cardinal Gruscha aurait adressé récemment un mémorandum à l'empereur pour se plaindre de la faiblesse du gouvernement vis-à-vis du mouvement de rupture avec Rome, et exprimer ses craintes que la considération de l'Eglise catholique en Autriche en souffrît gravement. Le mémorandum se terminerait par un appel à l'empereur l'invitant à prendre les mesures nécessaires pour conjurer le danger.

L'empereur aurait répondu que jusqu'à présent l'attitude du gouvernement avait été tout à fait correcte et constitutionnelle, et qu'il ne pouvait intervenir que dans le cas, qui ne s'était pas encore présenté, où l'agitation contre l'Eglise catholique blesserait les lois existantes.

Le *Vaterland*, organe des féodaux cléricaux, dit que Mgr Gruscha a bien remis, en effet, au nom de tout l'épiscopat autrichien, un mémorandum à l'empereur, mais il dément de la façon la plus catégorique la réponse qu'on attribue au souverain.

Angleterre

Lord Rosslyn, l'excentrique personnage qui fut successivement acteur, soldat colonial, correspondant de guerre, écrivain, et qui tenta vainement, il y a quelques jours, de faire sauter la banque à Monte-Carlo, vient de comparaître devant le tribunal d'Edimbourg. Il demande le divorce parce qu'il a, *dit-il, été abandonné* et, présumablement, trompé par la comtesse Rosslyn. Il a trente-trois ans ; il s'était marié à vingt et un ans. Le duc de Sutherland et le comte de Westmoreland sont ses beaux-frères.

⁂ Une désagréable rançon de l'impérialisme.

Le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, M. See, vient de protester auprès du ministre des colonies anglais contre les marchés passés avec la République argentine pour la fourniture de viandes et de conserves à l'armée britannique dans le Sud africain. Il déclare que l'Australie est tout aussi capable que la République argentine de fournir du bœuf aux soldats impériaux. Elle fait assez de sacrifices pour la guerre. Elle mériterait, dit-il, d'en être mieux récompensée. Une vive agitation se manifeste, à ce sujet, dans l'Australie et en Nouvelle-Zélande.

⁂ Les journaux annoncent que l'Amirauté anglaise est toujours sans nouvelles de l'aviso britannique *Condor* qui a quitté le 2 décembre un des ports de la côte de la Colombie britannique pour se rendre en Polynésie. D'après les instructions qu'il avait reçues, l'aviso devait arriver à Honolulu le 13 décembre.

Les journaux font remarquer que jamais on n'avait eu tant d'inquiétude sur le sort d'un vaisseau de guerre britannique depuis la disparition de l'*Atalanta*, il y a une vingtaine d'années. L'*Atalanta* était partie pour rejoindre l'escadre des Antilles, et l'on n'a jamais plus revu ni le vaisseau ni la moindre épave.

Les journaux espèrent que le *Condor* n'a pas subi un sort analogue, mais il est à craindre qu'il n'ait sombré trois ou quatre jours après son départ.

Le *Condor* avait un équipage de 130 hommes.

Belgique

Un incendie d'une extrême violence a détruit hier la scierie à vapeur des ateliers de la Dyle. Le feu s'étendait sur plus d'un hectare. Les pertes s'élèvent à plus de 700,000 francs. Tous les bois d'acajou servant à la fabrication des wagons de l'Etat sont devenus la proie des flammes. Plus de 600 ouvriers vont se trouver sans travail pendant des mois.

Fort heureusement, on n'a pas à enregistrer d'accidents graves : deux personnes seulement, un ouvrier et un agent de police de Louvain, sont tombés dans les transmissions souterraines et se sont blessés peu grièvement, le premier au pied et le second au genou ; ils en seront quittes pour quelques jours de soins et de repos.

L'enquête sommaire faite dimanche n'a pas fait découvrir les causes du sinistre.

Italie

On annonce de Milan la mort de M. Bellini, directeur du *Soleil*, ancien proscrit de l'Autriche, patriote ardent. Bellini, neveu du célèbre auteur de la *Norma*, a écrit lui-même plusieurs pièces pour le théâtre italien.

⁂ Un incendie a détruit de fond en comble le théâtre de Rovigo (Vénétie). C'est le théâtre où débuta le célèbre ténor Tamagno. On n'a heureusement à déplorer aucun accident de personne.

Espagne

Tous les républicains de Barcelone ont fait, hier, une imposante manifestation au cimetière de Sarria, localité voisine de Barcelone, où ils se sont rendus pour déposer une couronne sur la tombe des défenseurs de la République, morts dans la célèbre journée du 11 janvier 1874.

On a prononcé de violents discours dans lesquels on a réclamé l'établissement du régime républicain.

Portugal

La mer, pendant la dernière marée, mina le sous-sol d'une partie de la ville de Lagos, située au bord de la mer, dans la province d'Algarve. Une partie du terrain de la place de la Constitution s'écroula, laissant une fente de 70 centimètres de largeur et de 2 mètres de profondeur.

On se souvient que les dernières secousses de tremblement de terre ont été ressenties dans l'Algarve.

Turquie

M. Constans, ambassadeur de France, a été reçu hier par le sultan, après le sélamlik. L'audience a duré une heure et demie. On croit qu'elle a porté sur la conversion de la Dette.

⁂ Le conseil des ministres a décidé de contracter un emprunt d'un million de livres turques pour la construction et l'achèvement de la ligne de chemin de fer de la Mecque. Cette décision a été sanctionnée par un iradé impérial.

⁂ Djevad bey, le gouverneur de Jérusalem, est nommé vali d'Angora. Il sera remplacé par Kiazim bey, un des secrétaires à Yildiz-Kiosk.

⁂ L'agence *Paris-Nouvelles* reçoit de Constantinople, *via* Bourgas, la nouvelle que, dans le Yemen, aux environs de Hodeïdah, tout un bataillon d'infanterie turque a été anéanti par les insurgés arabes. Ces derniers étaient armés de fusils à répétition.

Ethiopie

Des nouvelles de l'Ethiopie sont arrivées à Marseille par le paquebot *Iraouaddy*. Aucune décision n'a encore été prise par Ménélik au sujet de son voyage en Europe.

L'empereur a donné des instructions pour que la pose des fils télégraphiques et téléphoniques entre la colonie italienne de l'Erythrée et la capitale de l'empire éthiopien soit accélérée. L'Etat éthiopien fournit les poteaux à planter sur ses territoires.

Le téléphone devient d'un usage de plus en plus courant entre Addis-Ababa et Harrar. Au début, le fil de fer avait été coupé par des malveillants, mais un décret rigoureux de l'empereur mit un terme à ces actes de vandalisme.

L'empereur fit publier que quiconque couperait le fil aurait lui-même la main coupée et que les populations du district où se produirait le dégât seraient condamnées à payer solidairement une amende. Depuis lors, on n'a plus constaté sur la ligne téléphonique de Harrar à Addis-Ababa que des dégâts produits par des coups de tempête.

Maroc

Une dépêche de Tanger annonce que le sultan du Maroc a reçu, en grande solennité, le ministre britannique. La réception a été exceptionnellement brillante.

La mission austro-hongroise que le croiseur *Panthère* a amenée à Tanger, part aujourd'hui pour Rabat. Depuis soixante ans on n'avait pas vu le gouvernement autrichien se faire représenter à la cour marocaine.

États-Unis

Dans une réunion tenue par les membres de la commission sénatoriale du Canal interocéanique, il aurait été décidé de présenter un rapport favorable au projet de Nicaragua.

On pensait que la minorité de quatre sur onze, ayant à sa tête le sénateur Hanna, présenterait un rapport favorable au canal de Panama, mais par un revirement que la dépêche n'explique pas, M. Hanna, qu'on représentait comme le chef du parti de Panama, viendrait de se rallier au projet de Nicaragua.

Le commentaire suivant du *New-York Herald* au rapport de la commission du canal isthmique contient peut-être l'explication de cette volte-face :

N'oubliez pas que les Américains sont des gens à part à certains égards. Ils ont plus de sentiment qu'on ne leur en accorde en général. Ils veulent un canal fait par eux et pour eux et ne se soucient pas d'acheter les entreprises d'autrui à moins qu'ils n'aient de fortes raisons pour le faire. Le projet de Nicaragua l'emporte dans le sentiment populaire.

⁂ L'amiral Schley, qui vient d'en appeler au président Roosevelt contre les conclusions de la commission d'enquête, blâmant sa conduite lors des opérations navales de Santiago-de-Cuba au cours de la guerre hispano-américaine, vient d'être l'objet d'une grande démonstration à Chicago, à son arrivée de Washington.

A son entrée en gare, il a été accueilli par les vivats enthousiastes d'une foule énorme. Une délégation du conseil de ville lui a souhaité la bienvenue.

Au cours d'une conversation, l'amiral Schley a déclaré qu'il ne voulait pas faire de politique.

L'amiral est démocrate et son rival l'amiral Sampson est républicain. L'antagonisme qui s'est élevé entre eux est devenu presque une question de parti.

Brésil

Le dernier courrier qui vient d'arriver à Lisbonne signale une nouvelle démarche du prince Auguste de Saxe, petit-fils de dom Pedro II par la branche cadette et qui offre de se désister de ses droits au trône du Brésil, moyennant le payement de vingt-cinq millions de francs. Le prince a abaissé ses prétentions : il avait demandé il y a environ un an une quarantaine de millions.

Un vœu a été exprimé dans le conseil municipal de Sao-Paulo pour que toutes les autres municipalités du Brésil soient invitées à se joindre à un pétitionnement auprès du Congrès fédéral afin qu'il autorise la translation au Brésil des dépouilles mortelles de l'empereur dom Pedro II et de l'impératrice Thérèse-Christine, inhumées en Portugal, dans le tombeau des Bragance.

Colombie

On télégraphie de Colon que M. Amaya a été nommé gouverneur militaire en remplacement du docteur Alban.

Le correspondant du *Herald* à Bogota télégraphie qu'un vif combat a eu lieu il y a quelques jours à Facatativa, point situé à vingt milles de Bogota. Les insurgés ont été repoussés laissant 360 morts sur le champ de bataille. Les troupes du gouvernement ont eu 90 tués.

Des troupes sont envoyées de plusieurs départements à Bogota.

Les étrangers sont en parfaite sécurité; mais les affaires sont suspendues.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

Contre l'alcoolisme. — Le général Farny, commandant le 5e corps d'armée, vient de faire paraître l'ordre du jour suivant :

Une punition grave a dû être récemment infligée à un militaire qui s'était enivré en buvant le matin à jeun du vin blanc à la cantine.

L'habitude de prendre à jeun des boissons fermentées, contenant, par conséquent, de l'alcool, est funeste à la santé des hommes et entraîne des conséquences fâcheuses au point de vue de la discipline.

Le général commandant le 5e corps d'armée a pris, en conséquence, après avoir consulté le directeur du service de santé, la décision suivante :

« La vente de toute boisson fermentée, aussi bien que de l'alcool, est interdite dans les cantines avant la soupe du matin.

Les boissons dont l'usage est recommandé aux hommes sont les suivantes : le lait, le café, le café au lait, le thé, le bouillon et le chocolat.

MM. les officiers généraux, chefs de corps et de service sont invités à veiller, chacun en ce qui le concerne, à la stricte observation des prescriptions ci-dessus et à contribuer ainsi, par un nouveau progrès, à la lutte entreprise contre le redoutable fléau de l'alcoolisme. »

L'anniversaire de la bataille de Dijon. — Hier a été célébré l'anniversaire de la bataille de Dijon des 21, 22 et 23 janvier 1871.

Les survivants de la 4e brigade et de l'armée des Vosges, précédés du drapeau du comité et de ceux des Vétérans des armées de terre et de mer, se sont rendus, accompagnés de délégués (anciens garibaldiens) venus d'Italie, à la pierre élevée sur la route de Langres en souvenir de la prise du drapeau du 61e poméranien.

Le secrétaire des survivants a rappelé en quelques mots ce brillant fait d'armes.

Le cortège s'est ensuite rendu à la statue de Garibaldi, général en chef de l'armée des Vosges.

Après avoir salué l'image loyal patriote qui vint à notre secours, ils se sont dispersés.

A sept heures, a eu lieu un banquet où différents toasts ont été portés aux absents, à la fraternité des peuples italien et français, à la France, à la vieille et à la jeune armée, à la République.

Aujourd'hui, les survivants et les délégations étrangères doivent se rendre aux monuments de Talant, du général Bosack-Hauké, au Bois du Chêne et aux monuments des victimes de la guerre franco-allemande.

Un petit conscrit. — Le contingent parisien détiendra sans doute cette année le record de la petite taille. En effet, parmi les conscrits parisiens figure le jeune L. Brun, qui mesure sous la toise la taille infime de 1 m. 23.

Né à Paris en 1880, il aurait dû régulièrement tirer au sort l'année dernière et faire partie de la classe 1900; mais se croyant sans doute dégagé de toute obligation militaire par suite de sa petite taille, il avait négligé de se faire inscrire. Ces jours derniers, L. Brun réclamait son inscription sur la liste électorale. C'est alors qu'on s'aperçut de l'irrégularité de sa situation au point de vue militaire.

L. Brun va donc être inscrit d'office sur les contrôles de la classe 1901.

MARINE

L'effet utile des budgets maritimes. — M. Lockroy en cherchant, dans son récent rapport, à déterminer la proportion des frais généraux et de l'effet utile des crédits dans les budgets des marines anglaise, allemande, italienne et française, a ouvert la voie à des discussions longues et laborieuses sur un sujet de tout premier intérêt, mais sur lequel il sera bien difficile de se mettre d'accord, car la détermination de ce que l'on appelle l'effet utile est absolument affaire d'appréciation. Nous ne saurions en citer une meilleure preuve que le travail très étudié que la *Revue maritime* publie dans son dernier numéro et qui porte pour titre « Comparaison de l'effet utile des budgets des puissances maritimes ».

Ce travail ne peut être considéré comme une réponse à M. Lockroy, car il est daté du 21 mai dernier et est donc antérieur au rapport sur le budget de la marine; le rapporteur en a peut-être eu communication; il est à remarquer, en effet, que M. Lockroy, en ce qui concerne les armements en Italie, en Angleterre et en Allemagne, indique que les chiffres lui ont été donnés par l'état-major général et ces chiffres sont les mêmes et dans le rapport et dans le travail publié par la *Revue maritime*.

Si l'on retrouve des chiffres communs dans les deux études, par contre les auteurs ne se rencontrent point sur l'appréciation de l'effet utile : alors que M. Lockroy y fait entrer les constructions neuves et les grands travaux, le collaborateur de la *Revue maritime* les élimine disant « que les dépenses des constructions et de premier établissement étant essentiellement variables pour chaque pays et d'année en année, on ne saurait faire entrer un tel facteur dans la recherche de l'effet utile qui doit être pour une même organisation et un même mode d'administration sensiblement fixe ».

Pour arriver à la détermination de l'utilisation militaire du budget, l'étude de la *Revue maritime* procède ainsi : après avoir diminué le budget des dépenses de constructions neuves, de grands travaux, de troupes, de primes à la marine marchande, etc., les autres crédits doivent représenter le budget véritable d'entretien et d'administration des forces navales, soit le budget officiel ; en totalisant, d'autre part, les sommes prévues pour l'entretien des bâtiments, l'armement, le charbon, les vivres, l'habillement, les soldes, etc., on obtient un chiffre d'utilisation militaire, qui, rapproché du budget effectif, donne la proportion entre cette utilisation militaire et celui-ci. La différence entre les deux représente en bloc les frais d'administration ou frais généraux. Ces calculs donnent comme utilisation militaire en Angleterre 334,700,000 francs; en Allemagne 72,100,000 et en Italie 54,100,000 francs.

Ces chiffres sont les mêmes dans le rapport de M. Lockroy ; mais pour la France, tandis que dans la *Revue maritime* nous trouvons 118 millions d'utilisation militaire, M. Lockroy n'en reconnaît que 70.

D'où peut provenir cette différence ? Evidemment du fait que les éléments et la méthode de calcul n'ont pas été les mêmes en ce qui concerne le budget de la marine française. Ainsi la *Revue maritime* incorpore dans l'utilisation militaire des crédits les bâtiments non armés et les écoles et le compte pour tous les budgets qu'elle étudie, tandis que M. Lockroy fait entrer dans la catégorie des frais généraux notamment l'entretien des écoles, mais seulement pour la marine française, les chiffres qui lui ont été fournis par l'état-major général n'ayant pas subi de réduction correspondante.

La comparaison ne s'établit donc plus sur des éléments identiques.

L'étude de la *Revue maritime* est loin d'être pessimiste; on trouve, en effet, que la proportion entre l'utilisation militaire et le budget effectif est de 76 0/0 dans la marine française; de 72.4 0/0 dans la marine britannique; de 79.3 0/0 dans la marine allemande et de 75.8 0/0 dans la marine italienne; cette proportion est donc satisfaisante en ce qui nous concerne, mais la marine française est mise en meilleur rang encore lorsque, évaluant l'effectif du personnel et le total des bâtiments formant nos escadres, nos divisions lointaines, la réserve et les écoles, l'auteur de l'étude calcule le prix de l'unité de personnel et le prix d'entretien d'un tonneau. L'unité de personnel est moins payée chez nous qu'en Angleterre, mais elle l'est plus qu'en Allemagne et en Italie; par contre l'entretien du tonneau dans la flotte française est inférieur à celui trouvé pour les trois autres puissances, soit 245 francs, tandis qu'il est de 306 en Angleterre, de 283 en Allemagne et de 284 en Italie.

Le collaborateur de la revue termine en disant que la conclusion qui ressort de son étude est que l'administration de la marine française est *celle du monde entier (le Japon excepté)* qui utilise le mieux les deniers du contribuable tout en sacrifiant plus que tout autre au bien-être de son personnel.

LA VIE A LA CAMPAGNE

LES CHAMPS ET LES BÊTES

Instinct et intelligence des animaux. — Le cerf et le chien courant. — Ruse du cerf : le *change*. — Ruse du chien : le chien de change.
Renseignements sur la récolte.

Le chien d'arrêt m'a fourni un exemple d'instinct *acquis* par un animal domestique sous l'influence de l'éducation donnée par l'homme. Le cerf me fournira un exemple d'instinct *acquis* par un animal sauvage sous l'influence des expériences répétées faites pendant une longue suite de générations.

Cet instinct est celui qui pousse le cerf à se débarrasser de la meute qui le poursuit par la ruse qu'on appelle en terme de vénerie, le *change*.

Les animaux que l'on chasse avec des chiens courants « à courre, à cor et à cri » — chasse de grand seigneur consistant à les prendre uniquement par la fatigue, sans l'intervention du fusil ou d'un piège quelconque sont en France le cerf, le chevreuil, le sanglier, le loup dans la première année de son âge, le renard et le lièvre.

Si rapide que soit leur course, si nerveuse que soient leurs jarrets, tous ces animaux, à l'exception du loup adulte, sont, à moins de faire perdre leur trace par la ruse, incapables de résister au delà de quelques heures à la poursuite d'une meute nombreuse, vigoureuse et bien disciplinée.

Pour le cerf, le grand moyen de défense est le *change*. Dès qu'après une course déjà longue, il sent la fatigue le gagner, dès qu'il commence à s'inquiéter de la poursuite acharnée dont il est l'objet, il cherche à mettre quelque camarade à sa place.

On sait que le cerf vit généralement en *harde*, c'est-à-dire en compagnie d'une troupe plus ou moins nombreuse d'animaux de son espèce, sans distinction d'âge ou de sexe. Au temps où je chassais dans la forêt de Moulière, située à douze kilomètres de Poitiers, je connaissais une harde composée de vingt-six bêtes, cerfs, biches et faons qui avait élu domicile dans une partie de la forêt appelée *les tailles de Bignoux*, et quand la chasse nous conduisait par là, notre cerf ne manquait jamais de chercher à nous donner le change sur quelqu'un des animaux dont se composait cette harde.

C'est, en effet, ainsi que le cerf chassé prélude à sa ruse. Il se contente d'abord de rejoindre une harde, la première qu'il rencontrera sur son chemin, mais généralement celle au milieu de laquelle il passe habituellement sa vie, et dont il connaît à peu près exactement la « reposée ». Et lorsque la meute arrive et se laisse entraîner sur les animaux qui bondissent de toutes parts, le cerf de chasse reste tapi, tandis que les chiens s'épuisent en vains efforts à la poursuite d'un nouvel adversaire.

La difficulté pour les chiens et pour les chasseurs est grande, mais si la meute est expérimentée et disciplinée, on en triomphe assez facilement. C'est alors que le cerf joue son grand jeu et accomplit sa manœuvre de l'« accompagné ».

Peut-être ai-je déjà expliqué à mes lecteurs ce qu'on appelle, en terme de vénerie, un « accompagné ». Il n'y a, en tout cas, aucun inconvénient à le répéter.

Le cerf de chasse, voyant l'insuccès de sa première tentative, au lieu de chercher désormais à se faire oublier au milieu d'une harde nombreuse, se donne un seul complice, complice d'ailleurs involontaire, comme on va le voir. Ce complice, il le dépiste probablement grâce à son odorat, et le choisit généralement de son âge, de sa « ramure » et de son « corsage ». Dix-cors, si lui-même est dix-cors; daguet, si lui-même est daguet.

Quand il l'a trouvé tel qu'il le désire, il se couche près de lui et attend. Bientôt la meute arrive et fait bondir les deux animaux. Le cerf de chasse s'attache dès lors à son compagnon, se précipitant quand l'autre se précipite, s'arrêtant quand il s'arrête, se « rasant » quand il se « rase », jusqu'au moment où le nouveau, impatienté par tout le charivari des trompes, des cris des chiens, des excitations des chasseurs, se décide enfin à fuir, toujours suivi du traître qui veut se livrer à sa place.

Ils s'en vont ainsi, le cerf de chasse toujours le second, confondant avec soin ses « voies » dans les « voies » de l'animal de change et, dès que celui-ci veut s'arrêter, l'obligeant à reprendre sa course à grands coups d'« andouillers ». Puis, tout à coup, au moment où ils suivent un chemin, un sentier, d'un bond énorme il se sépare brusquement et reste tapi sur le ventre, le mufle en terre, pour que ses émanations n'arrivent point à la meute qui continue sa poursuite sur le cerf de change.

Telle est la grande ruse du cerf qui, dans une forêt bien peuplée, le rendrait absolument imprenable, si l'on n'avait dressé les chiens à la déjouer.

Je parlerai plus loin de l'intelligence des « chiens de change ». Il s'agit pour le moment d'analyser au point de vue philosophique la ruse du cerf.

Je dois tout d'abord faire observer que, de tous les animaux que l'on chasse « à courre, à cor et à cri », le cerf est le seul qui cherche à donner le change aux chiens. Non pas, qu'au cours de la chasse d'un chevreuil, d'un sanglier, d'un louvard, d'un renard ou d'un lièvre, il n'arrive maintes fois que la meute prenne change sur un autre chevreuil, sanglier, louvard, renard ou lièvre, mais le change se produit alors par une circonstance toute fortuite, et non par la volonté préméditée de l'animal de chasse.

Pour nous en tenir, par exemple, au chevreuil qui, de tous les animaux que je viens de citer est celui dont les mœurs se rapprochent le plus de celles du cerf, il est certain que, très souvent, lorsque dans un défaut les chiens quêtent pour retrouver la voie de leur chevreuil de chasse, un autre chevreuil et quelquefois trois ou quatre — toute la famille — bondissent au nez des chiens et entraînent à leur suite la plus grosse partie de la meute, sinon la meute tout entière. Mais, je le répète, l'accident est tout fortuit, et la volonté du chevreuil de chasse n'y est jamais pour rien.

Je vais plus loin et je prétends qu'un chevreuil, chassé déjà depuis un certain temps — une heure par exemple — est si peu disposé à se faire accompagner, comme le cerf, par un camarade, pour le livrer par la suite à sa place, qu'il paraît, au contraire, rechercher la solitude et fuir obstinément la compagnie. De telle sorte qu'un chasseur doit considérer comme certain, lorsqu'après un relancé plusieurs chevreuils se font un instant chasser de compagnie, que tous ces chevreuils sont des animaux de change et qu'il ne doit pas hésiter un instant à faire arrêter la meute pour revenir chercher la voie du chevreuil de chasse à l'endroit même où s'est produit le relancé.

Comment donc expliquer cette façon d'agir si différente chez le cerf et le chevreuil en cette circonstance particulière, alors que tant d'autres ruses leur sont communes entre autres, les retours sur leur contrepied et, voie par voie, même en plein fourré, pendant cent, deux cents, trois cents mètres et même davantage; ou encore suivre le cours d'un ruisseau sur un aussi long parcours et, lorsqu'ils croient ainsi avoir fait perdre leur trace aussi bien au nez des chiens qu'à l'œil du chasseur, ressortir sur la même rive pour revenir par un léger détour reprendre leur voie déjà chassée.....?

Toutes ces ruses sont familières au chevreuil comme au cerf, pourquoi donc leur attitude est-elle si différente en ce qui concerne la ruse du change ?

On ne peut évidemment faire que des conjectures ; voici, quant à moi, l'explication qui me vient à l'esprit.

Le chevreuil vit en famille et cette famille se compose du mâle ou brocard, de la chevrette et de leur dernière portée, — généralement deux petits, mâle et femelle, rarement trois, plus rarement encore un seul, qui restent avec leurs parents jusqu'au moment où la nature les invite, les uns et les autres, à se séparer pour créer de nouvelles familles.

Ces charmants animaux ont une grande affection les uns pour les autres. Il n'est donc pas surprenant qu'habitués à vivre toujours ensemble, ils ne se séparent pas dès le lancer et se fassent, au début, chasser de compagnie pendant un temps plus ou moins long. Mais il n'y faut voir qu'une marque de l'attachement qu'ils ont les uns pour les autres, et non la noirceur d'âme dont témoigne le cerf, lorsqu'il s'adjoint un camarade pour le livrer traîtreusement à sa place.

Aussi lorsque les chevreuils lancés de compagnie se sont enfin séparés et que toute la meute s'est ralliée sur l'un d'eux, n'a-t-on jamais vu celui-ci, lorsqu'il sent la fatigue le gagner, chercher à détourner le péril qui le menace en se substituant l'un des siens et en obligeant, à coups d'andouillers (cornes) ce dernier à marcher devant lui, comme tous les veneurs l'ont cent fois constaté chez le cerf.

Et s'il m'était un jour démontré qu'une meute a pris change d'un chevreuil sur un autre par la volonté de l'un de ces animaux, j'y verrais plutôt le dévouement du brocard se substituant de son propre mouvement à la chevrette pour la sauver du danger qui la menace, ou encore la chevrette elle-même se sacrifiant pour le salut de ses petits, absolument comme nous voyons sans cesse la perdrix, la caille, la cane sauvage entraîner à leur suite, en feignant d'être blessées, les chasseurs et les chiens dont le voisinage leur paraît menaçant pour leurs petits encore privés de l'usage de leurs ailes. Sollicitude maternelle touchante dont la louve elle-même nous offre un exemple non moins significatif quand, aux premiers sons du cor, aux premières excitations des piqueurs, elle vient s'offrir aux chiens pour les éloigner du massif où reposent ses chers petits louveteaux !

Le cerf ne connaît point des sentiments si tendres. Le cerf est polygame et égoïste comme un célibataire. Il ignore les joies de la famille, de même que les obligations et le dévouement qu'elle inspire aux animaux qui s'accouplent, et dont le mâle partage avec sa femelle les soins à donner aux petits.

Il aime à vivre en compagnie, mais en des réunions ou *hardes* qui n'ont rien d'intime. Ces hardes, généralement très nombreuses, comprennent jusqu'à 20, 30 animaux et quelquefois davantage. Elles se composent de biches et cerfs de tout âge : les biches, hors le temps du rut, absolument indifférentes aux cerfs, les cerfs toujours prêts, à la saison des amours, à se livrer entre eux les plus furieux combats, dont la domination de la harde, momentanément transformée en harem, sera le prix. Aussi, loin de se montrer disposé à se sacrifier pour ses rivaux, le cerf s'efforce-t-il au contraire, quand l'occasion se présente, de sacrifier ses compagnons de harde à son propre salut. C'est d'ailleurs un sentiment trop répandu parmi les hommes pour que puissions en éprouver la moindre surprise.

Mais il ne s'agit point de juger moralement l'acte du cerf livrant à la meute un de ses compagnons pour se soustraire lui-même à sa poursuite.

Est-ce instinct? Est-ce intelligence? Voilà pour le moment toute la question.

Et je réponds : Ce n'est, à mon avis, ni instinct proprement dit, ni intelligence personnelle, mais simplement cet instinct acquis qui procède à la fois de l'un et de l'autre.

Je crois, en effet, très fermement, bien que le cas soit loin de présenter le même caractère de certitude que celui du chien d'arrêt, qu'il est cependant du même ordre, sauf que, pour le chien d'arrêt, l'instinct nouveau, acquis par hérédité, a pour origine l'éducation donnée par l'homme aux ancêtres, tandis que chez les cerfs l'instinct du change également nouveau et acquis par hérédité procède de l'expérience.

Nous n'avons pas, en effet, à nous arrêter un instant à l'idée que l'instinct du change chez le cerf puisse être un instinct *inné, primitif*, puisque le péril qu'il a pour but de conjurer est de date relativement récente, et n'existe que depuis le jour où l'homme dressa certaines races de chiens à le poursuivre en meute pour le prendre à la course.

Je ne puis croire, d'autre part, que cette ruse du « change » soit le fait de l'intelligence directe et de l'initiative personnelle du cerf, par cette seule raison qui me paraît péremptoire, que tous les cerfs sans exception y ont recours, que l'expérience n'y ajoute rien, et qu'un simple daguet, dès la première fois qu'on le chasse, l'emploie avec la même perfection qu'un vieux dix-cors qui déjà lui aurait dû plusieurs fois son salut devant une meute inexpérimentée. Or, chacun sait que l'un des caractères de l'intelligence proprement dite est précisément d'être inégalement répartie chez tous les individus d'une même race et d'une même famille, tandis que l'instinct est, au contraire, uniforme et s'exerce avec une égale intensité chez tous les animaux d'une même espèce.

Il me paraît donc hors de doute que cette ruse du change fut employée au début par des cerfs particulièrement intelligents et expérimentés qui lui durent leur salut. Et c'est après une longue suite d'expériences du même genre que les cerfs qui employaient ce stratagème ayant seul échappé à la

LA MUSIQUE

La Dante-symphonie de Liszt aux concerts Lamoureux. — La *Suite* pour le piano de M. Debussy. — La Symphonie en *ut* majeur de M. Paul Dukas. — Débuts de Mlle Cesbron à l'Opéra-Comique.

Dante et *Faust* sont les deux ouvrages symphoniques les plus considérables que Franz Liszt ait écrits. Je dois confesser que le premier, qui nous fut donné hier, ne me paraît pas comparable au second, que M. Chevillard nous fit entendre l'an dernier et qui fit alors grand effet et grand bruit. Ce n'était pas sans doute le sentiment de Liszt lui-même; dans sa correspondance, il parle assez rarement de *Faust*, et, tout au contraire, il revient souvent sur *Dante*, se répand en détails sur la composition de l'œuvre, et plus tard sur son succès. Il s'abusait peut-être en sa préférence, et peut-être est-ce moi : tout au moins vous dirai-je les raisons que j'ai d'être de mon avis et non du sien.

Sur le programme d'hier, un long commentaire du musicographe allemand Richard Pohl servait d'explication à la *Dante-symphonie*. C'est une des proses les plus fâcheuses et les plus fausses qui aient jamais accompagné un poème symphonique : il y est fait une dépense indécente de lyrisme facile; et il y est parlé d'un chœur « qui monte *pianissimo* en une échelle à la Palestrina », à propos d'un passage qui n'a rien de palestrinien, je vous assure. Et sans doute je ne fais point grief à *Dante* de ce que Richard Pohl était déplorablement enclin à l'effusion poétique, et médiocrement familier avec Palestrina; mais je lui reprocherai d'avoir besoin d'un commentaire de Richard Pohl, ou de tout autre. Car il en a besoin. Il se comprendrait mal sans un commentaire : la littérature y gouverne l'ordonnance et le développement de la musique. Il n'a pas de structure véritablement symphonique : si vous ne savez, par exemple, que telle sonnerie de trompettes signifie : *Voi chi intrate, lasciate ogni speranza*, et plus loin, que telle phrase des bois veut dire : *Nessun maggior dolore*..., vous n'avez pas grande chance d'apercevoir le sens et de suivre l'évolution de la première partie, l'*Inferno*. C'est déjà un trait par où *Dante* est inférieur à la *Faust-symphonie*, à laquelle suffisaient, pour toute glose, les titres des trois morceaux : *Faust, Gretchen, Méphistophélès*.

Avec cette cause générale d'infériorité, il en a d'autres, plus particulières. Les thèmes de la *Faust-symphonie* ont de la substance et de l'expression. Ceux de la *Dante-symphonie* n'ont rien de tout cela; ils sont tellement insignifiants qu'à peine peuvent-ils passer pour des thèmes. L'*Inferno* commence par un long fragment pittoresque, qui veut peindre la porte des enfers, la cité des pleurs et les gémissements des damnés, qui est tout en décors, en description, en effets d'orchestre et de sonorité, et dans lequel il est impossible de discerner l'apparence même d'une idée. Et, quand ce tumulte s'apaise, quand, pour traduire l'épisode de Francesca, une idée vient enfin, elle est d'une effrayante banalité, dont on se trouve d'autant plus désappointé, qu'après une si longue attente on avait droit d'espérer mieux. Dans la seconde partie, *Purgatorio*, la première idée est agréable au contraire et d'une douceur triste qui s'accorde avec les sentiments qu'elle veut éveiller. Mais qu'elle est courte, cette idée! et, par compensation, que les développements en sont longs!... Ce n'est pas tout. Du commencement à la fin de *Dante*, Liszt use sans merci du récitatif instrumental; il fait à tout moment déclamer par le trombone, ou par le hautbois, ou par la clarinette, tel ou tel vers de la *Divine Comédie*; et ce récitatif sans paroles, ce procédé factice et facile, employé avec tant d'abondance et de complaisance, devient vite la chose du monde la plus fatigante. Berlioz, le premier, s'en était servi; — car les récits instrumentaux de Beethoven, les grands récits des cordes par exemple, au début du finale de la *Neuvième Symphonie*, sont tout autre chose; ils demeurent purement musicaux, n'expriment qu'un sentiment et non point des paroles précises; — Liszt eût fait sagement de ne point emprunter cet usage à l'auteur de *Roméo et Juliette*; et plus sagement encore de ne point exagérer l'usage jusqu'à l'abus. Puis, de même que l'on trouve dans la structure de la *Dante-symphonie* quelque chose de l'inconsistance que l'on peut reprocher à maints poèmes symphoniques de Liszt, et qu'on ne peut reprocher à *Faust*, on y rencontre aussi par endroits cette instrumentation trop brillante et trop ornée, ces harpes trop fréquentes et ces cuivres trop tonnants qui agacent dans *Tasso* ou dans les *Préludes*. Enfin, si *Faust* est une juste et fidèle image musicale du *Faust* de Gœthe, la *Dante-symphonie* ne ressemble guère à la *Divine Comédie* et n'y fait que rarement songer. Le premier morceau, l'*Inferno*, n'évoque point du tout l'enfer de Dante, mais une sorte de tumulte brutal, de bacchanale, de nuit de Sabbat. Et, dans la seconde partie, si le début s'accorde assez avec son objet, la fin, la prétendue « échelle à la Palestrina », qui conduit du Purgatoire au Paradis, est d'un mysticisme plus ordinaire qu'il ne faudrait. La *Dante-symphonie* semble à égale distance de ce que Liszt a fait d'excellent, *Faust* et la *sonate* pour piano qu'il dédia à Schumann, et de ce qu'il a fait de pire, certains poèmes symphoniques et certaines rapsodies.

Car s'il y a du mauvais dans cette *Dante-symphonie*, il y a du bon aussi. La musique y est souvent, en ses détails, d'une richesse extrême. Le commencement du *Purgatorio* est écrit de la façon la plus ingénieuse et la plus élégante. L'orchestre, en ses dessins, en ses combinaisons de timbres, a une abondance et une nouveauté extrêmes. Si certain passage de l'*Inferno* éveille, par sa disposition et sa sonorité, le souvenir de la *Marche au supplice* dans la *Symphonie fantastique*, certain autre fait invinciblement penser au *Venusberg* que Wagner n'écrivit que sept années plus tard : c'est la marque de Liszt, d'être placé entre Berlioz et Wagner, de rappeler, de suivre l'un, et d'annoncer, de précéder l'autre. Et ce n'est point seulement Wagner qu'il annonce et précède dans la *Dante-symphonie*, comme dans *Faust* et la *Sonate*, ce sont les Russes, c'est la plus récente musique allemande, et ce sont aussi des musiciens français. Dans les pages qui succèdent à l'épisode de Francesca, on croirait entendre les sonorités de la *Danse macabre* ou du *Rouet d'Omphale*. La fécondité d'invention qui apparaît dans l'œuvre de Liszt est extraordinaire ; tout le monde a puisé à sa source, toutes les sortes d'art musical que nous connaissons aujourd'hui ont leur origine en elle; elle n'est étrangère à aucune : toutes en sont pénétrées, et elle les comprend toutes. Cette musique et cet esprit sont bien pareils : l'esprit de Liszt est le plus ouvert à l'intelligence de toutes les formes d'art qui fut jamais. Je vous ai dit maintes fois combien il fut bienfaisant à Berlioz et à Wagner; mais ce n'est pas envers Berlioz et Wagner seulement que s'exercèrent sa bienfaisance et sa divination. En sa longue vie, pendant laquelle tant d'esthétiques diverses se combattirent et se chassèrent l'une l'autre, il ne demeura asservi à aucune doctrine, mais toujours sensible à toute beauté nouvelle. Il avait commencé par répandre à travers le monde la gloire des dernières œuvres de Beethoven, alors peu goûtées d'un public qu'effrayait leur grandeur, et la renommée de Schubert, mort inconnu hors de sa ville de Vienne. Il soutint Berlioz de tout son pouvoir. Il aperçut, il devina, au temps où nul ne le voyait encore, le *génie* de Wagner; il consacra son temps et sa peine, avec un dévouement et une abnégation que peut seule faire connaître la lecture de son admirable *Correspondance*, au triomphe de ce génie devant lequel il s'inclinait. C'était déjà avoir rendu à la musique de beaux services, inspirés par un amour singulièrement clairvoyant. Franz Liszt n'en resta pas là, et, jusque dans sa vieillesse, il continua, avec une sûreté de jugement merveilleuse, de savoir discerner parmi la foule innombrable des œuvres inutiles celles qui contenaient de la vie et de la beauté. En 1873, quand Moussorgsky était ignoré de tout le monde, quand en Russie même on le considérait tout au plus comme un amateur, Liszt vient un jour à feuilleter la *Chambre d'enfants*. Rien ne semblait devoir l'incliner vers cet art étrange, sauvage et surprenant, si différent, si éloigné de tout ce qu'il avait connu et aimé jusque-là. Cependant il vit dès l'abord ce qu'il y avait, dans cette musique, de nouveauté, d'originalité, d'intensité d'expression ; il se prit de passion pour elle, il la fit connaître et chanter dans son entourage. Quatre ans plus tard, en 1877, il reconnut le prix de *Samson et Dalila* ; il le fit aussitôt représenter au théâtre de Weimar : il faudra douze ans pour que notre Opéra se décide à suivre cet exemple, pour que les Parisiens aperçoivent en M. Saint-Saëns les qualités qui étaient aussitôt apparues aux yeux de Liszt. En toute occasion, il agit de la même sorte, et son sentiment de la musique fut aussi juste et aussi sûr. Car il ne prodiguait point du tout son admiration ; il ne la donnait qu'aux œuvres qui en étaient vraiment dignes, mais aucune de celles-là ne lui échappait... Si nous songeons combien nous avons de peine à goûter sans cesse de nouvelles formes d'art, à garder une intelligence ouverte et une sensibilité active, et combien le temps vient vite où nous nous lassons de l'effort de comprendre ce qui déconcerte nos habitudes, où notre esprit se ferme et refuse de rien accueillir d'étranger, nous conviendrons qu'il y a une sorte de miracle dans cette faculté, que Liszt posséda, de découvrir et d'aimer les sortes de beauté musicale les plus diverses et les plus nouvelles. Il fut, à prendre le mot dans tout son sens, le plus grand *critique* qui ait existé.

A quelques jours d'intervalle, on a exécuté, en des lieux différents, deux œuvres d'inégale importance, mais de singulier intérêt l'une et l'autre c'étaient : à la Société nationale, une *Suite* de trois pièces pour piano de M. Claude Debussy, et, aux concerts Lamoureux, la Symphonie en *ut* majeur de M. Paul Dukas. Ainsi se trouvaient réunis les noms de deux des musiciens qui donnent le plus d'espoir et font dès aujourd'hui le plus d'honneur à l'art français. On ne peut d'ailleurs concevoir des musiciens plus différents, ni des musiques plus dissemblables. La *Suite* pour piano est, je crois, l'œuvre la plus récente de M. Debussy; l'originalité de son naturel s'y exprime par les moyens les plus sûrs et les plus raffinés. Elle a une grâce agile, une souplesse lumineuse et fluide qui ne cesse de divertir et de séduire, un charme brillant et discret tout ensemble, une nonchalance exacte, une adresse fantasque et négligente qui sont l'adresse même et la nonchalance du chat. Et cette musique, dont la forme légère et flottante a pourtant à sa guise une certitude et une précision peu communes, ne se développe point par les raisons qui ordonnent le développement des autres; la recherche des harmonies les plus subtiles et l'enchaînement des modulations les plus heureusement imprévues font à peu près toute son ordonnance. C'est l'art le plus singulier qui soit : on en subit le plus souvent la magie, et l'on s'irrite parfois de la subir.

La symphonie de M. Dukas date de quelques années déjà. Elle fut exécutée en 1897 aux concerts de l'Opéra. C'est la première œuvre considérable de son auteur; des traces de jeunesse et d'inexpérience s'y laissent encore voir. Mais déjà les traits qui forment la personnalité de M. Dukas se révèlent nettement : l'énergie intérieure et la véhémence concentrée du sentiment, l'amour du rythme, le goût passionné de l'ordre et de l'architecture musicales, le sens aigu de l'expression et de la couleur instrumentales. Le premier morceau est celui qui me plaît le moins ; l'ordonnance ne m'en paraît pas irréprochable, et les thèmes en sont moins saillants qu'il n'arrive d'ordinaire à M. Dukas. Mais l'*andante*, développe avec largeur une idée d'une émotion profonde et contenue à la fois; et la finale, qui des trois morceaux est le meilleur à mon gré, bâti sur des thèmes d'une grande force rythmique et faits à souhait pour le développement symphonique et orchestral, a une solidité de structure, une unité, une puissance d'élan superbes. Çà et là, dans cette symphonie, on peut discerner l'influence de César Franck ou de Berlioz, ou de M. d'Indy. Mais ces influences superficielles ne touchent point au fond, et l'originalité de M. Dukas, que l'*Apprenti sorcier* et la *Sonate* ont fait depuis apparaître avec tant d'éclat, existe aussi forte dans la Symphonie en *ut* majeur.

Et, devant des œuvres telles que celles-là, je ne puis m'empêcher de songer que la musique française seule en crée d'aussi vivantes et d'aussi neuves. Les Allemands produisent des ouvrages d'école, pâles reflets de Mendelssohn et de Brahms, ou bien imitent Wagner, ou bien, avec Strauss, le meilleur et le plus puissant de leurs musiciens, exagèrent les défauts de Liszt. Les Russes font des œuvres souvent exquises, mais tout extérieures et pittoresques. Les Italiens, sous prétexte de *vérisme*, écrivent des opéras d'où l'art est à peu près absent. C'est chez nous que s'est aujourd'hui réfugiée la vie de la musique.

L'Opéra-Comique nous a conviés à assister aux débuts de Mlle Cesbron, qui obtint au Conservatoire un premier prix assez éclatant. Mlle Cesbron a pour la première fois paru sur la scène dans le rôle de Grisélidis, où elle remplaçait Mlle Bréval, que l'Amérique a enlevée à Paris. Il y aurait quelque injustice à faire porter à la nouvelle Grisélidis le poids d'une comparaison avec sa devancière : elle n'a ni sa voix, ni son art du chant et de l'attitude, ni son sentiment profond et sa mélancolie. Mais elle a un jeu et une diction intelligents, et, si elle a manqué un peu de force dans les scènes dramatiques, elle a été agréable dans les scènes de charme et de douceur. Car voici un des effets de cet étrange mirage des concours, dont je vous entretenais l'été dernier. Dans la petite salle de la rue Bergère, Mlle Cesbron avait semblé une tragédienne lyrique. Elle chante sur une scène qui n'est point des plus vastes; et il se trouve que sa voix, plaisante dans la douceur, est de petit volume, et que le timbre s'en altère lorsqu'on la force. Et ce n'est point dans les rôles tragiques qu'elle paraît appelée à réussir, mais dans les rôles de demi-teinte et de demi-caractère; ainsi nous abuse le mirage du Conservatoire.

Pierre Lalo.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France